

XXVIII

LE BARON DE JAUIOZ

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Louis, baron de Jauioz, en Languedoc, était fils de Randon I^{er} et de Flore de Caius; son nom appartient à l'histoire du quatorzième siècle et se lie souvent aux principaux événements de la fin de cette grande époque. Nous le voyons sous les ordres du duc de Berry, son suzerain, combattre et chasser les Anglais de France (1378); nous le retrouvons sous les mêmes drapeaux en Flandre, triomphant des mêmes ennemis. Il prend part à toutes les victoires qu'y remporte le roi de France; il est à Ypres, à Cassel, à Gravelines, au siège de Bourbourg. Quelques années plus tard, il fait son testament à Aigues-Mortes et s'embarque pour la terre sainte. Son sceau, en cire rouge, porte un écusson à trois pals et un chef chargé de trois hydres; pour cimier, deux longues oreilles, et pour légende : S. LOTS DE JAUIOZ¹. S'il faut en croire les poètes populaires bretons, et si la tradition n'a point substitué un nom à un autre dans leur chanson, il aurait, pendant un voyage qu'il aurait fait dans sa vieillesse en Bretagne, acheté à prix d'or une jeune fille du pays qui serait morte de chagrin en France. Le Gonidec, dont la mémoire sera toujours chère aux amis de la langue bretonne, m'a procuré la meilleure version de la ballade où sont racontés les malheurs de cette jeune fille.

I

Comme j'étais à la rivière à laver, j'entendis soupirer l'oiseau de la Mort :

— Bonne petite Tina, vous ne savez pas? vous êtes vendue au baron de Jauioz.

BARON JAUIOZ

— LES KERNE —

Pa omu er stor gant va dillad,

Me gleva 'an evn-glot huanat.
— Tinaik mañ, ne ouzoc'h ket?
D'ar baron Jauioz oc'h gwerzet.

¹ Chartes des Ordres, v. xv, f. 6933.

— Est-ce vrai, ma mère, ce que j'ai appris? Est-il vrai que je sois vendue au vieux Jauioz?

— Ma pauvre petite, je n'en sais rien; demandez à votre père.

— Mon petit père, dites-moi, est-il vrai que je sois vendue à Louis de Jauioz?

— Ma chère enfant, je n'en sais rien, demandez à votre frère.

— Lannik, mon frère, dites-moi, suis-je vendue à ce seigneur-là?

— Oui! vous êtes vendue au baron, et vous allez partir à l'instant;

— Et vous allez partir sans tarder; le prix de la vente est reçu :

Cinquante écus d'argent blanc, et autant d'or brillant.

— Ma bonne mère, quels habits mettrai-je, s'il vous plait, Ma robe rouge ou ma robe de laine blanche, que m'a faite ma sœur Hélène?

Ma robe rouge, ou ma robe blanche et mon petit corset de velours noir?

— Mettez les habits que vous voudrez; cela importe peu ma fille;

Gwir, eo ma maram, pezh' m euz klevet?

Ha da Jauiouz koux onn gwerzet?

— Ma merc'hik paour, pe ouzonn ket;
Digant ho tad her goulennet.

— Ma zadik, d'in-me leveret,
Ha da Loeiz Jauiouz onn gwerzet?

— Ma merc'hik ker, ne ouzonn ket;
Digand ho prour her goulennet.

— Ma breur Lannik, d'in leveret,
Ha d'ann otrou-se m'onn gwerzet?

— Ia! d'ar baron c'hui zo gwerzet,
Ha mont kuit timad a zo red;

Ha mont kuit heb-dale zo red;

Ho kwera a zo digemerec:

Hanter kant skoed enn arc'hant gwan,
Ha kemed-all enn sour melen.

— Ma mammik, d'in-me leveret,
I'e re dillad a vo gwisket?

Va brouz ru, pe va brouz gloan wenn,
Hag e deus gret va c'hour Elen?

Va brouzik wenn, pe va brouz ru
Ha va c'horkennik voulouz du?

— Gwisket ann dillad a gerfet,
Va merc'h, kement-se na veru ket:

LE BARON DE JAUIOZ.

207

Il y a un cheval noir à la porte, attendant que la nuit s'ouvre,

Attendant le moment où la nuit s'ouvrira, un cheval tout équipé qui vous attend. —

II

Elle n'était pas loin du hameau, qu'elle entendit sonner les cloches.

Alors elle se mit à pleurer : — Adieu, sainte Anne ;

Adieu, cloches de mon pays ; cloches de ma paroisse, adieu ! —

En passant le lac de l'Angoisse, elle vit une bande de morts ;

Elle vit une bande de morts, vêtus de blanc, dans de petites barques ;

Elle vit des morts en foule ; contre sa poitrine ses dents claquaient.

En passant par les vallées du Sang, elle les vit s'élancer à sa suite ;

Son cœur était si plein de douleur, que ses yeux se fermèrent ;

Son cœur était si plein de douleur, qu'elle perdit connaissance.

Eur marc'h du zo e toull ann nor,
O c'hortoz ann nos da zigor,
O c'hortoz da zigor ann nos ;
Eur marc'h sternet oc'h ho kortoz. —

II

Ne oa ked eet pell euz ar ger,
Pa glevaz o son ar c'hleier.
Neuze n'em lakaz da oela :
— Kenavo d'id santas Anna ;
Kenavo d'hoc'h kleier va bro,
Kleier va faraz, kenavo ! —

Pa dremenaz lenn ann Anken,
Tud varo welaz, eur vanden ;
Gwelaz tud varo, eur vanden,
E lestrigou, gwlsket e gwenn ;
Gwelaz tud varo kena-ken ;
Rez he c'halon strake he dent.
Pa dremenaz traoniou ar Goal,
Ho gwelaz d'he heul o lampat ;
Kemend e devoa kalonad,
Ken a zarraz he daou-lagad ;
Kemend e devoa kalonad,
Ken a gollaz ho skiant-vad.

III

— Prenez un siège, asseyez-vous, en attendant l'heure du repas. —

Le seigneur était près du feu, aussi noir qu'un corbeau;

La barbe et les cheveux tout blancs, les yeux comme deux lions.

— Voici une jeune fille que je demande depuis bien longtemps !

Allons, mon enfant, allons, que je vous fasse apprécier une à une mes richesses.

Venez avec moi, ma belle, de chambre en chambre, compter mon or et mon argent.

— J'aimerais mieux être chez ma mère, à compter les copeaux à jeter au feu.

— Descendons au cellier ensemble goûter du vin doux comme miel.

— J'aimerais mieux boire de l'eau de la prairie dont boivent les chevaux de mon père.

— Venez avec moi de boutique en boutique acheter un manteau de fête.

— J'aimerais mieux une jupe de toile si ma mère me l'avait faite.

III

— Tapet eur gador, hag azeet,
O c'hortoz vo dare ar boet. —

Ann troue oa e tal ann tan,
Hag hen ken du evel eur vran,
He varo hag he vleo gwenn-kann,
He zaou-lagad 'vel daou skod-tan.

— Setu ama eur femelen
E ma onn pell-zo oc'h hi gouienn !

Deomp-ni, va merc'h, war ma brizou,
Deomp-ni da ober va rannou.

A gambr e kambur deut-hu, va c'hoant,
Da gonta 'nn aour hag ann argant.

— Gwell ve d'in bout e ti va mamm,
Da gonta'r skolp da dol eun tan.

— Deut-hu gan-in d'ann traon d'ar zel
Da danva gwin ker c'houeg ha mel.

— Gwell ve d'in eva dour ar prad
Demeuz a ev ronsed va zad.

— Deut-hu gau-in a stal da stal
Da hrena'r pawisk da vragal.

— Gwell ve d'in eur vros liennet,
Mar va mamm e defe he gret.

LE BARON DE JAUIOZ

209

— Allons maintenant au vestiaire chercher des festons pour l'orner.

— J'aimerais mieux la tresse blanche que ma sœur Héléne m'ourlait.

— Si j'en juge par vos paroles, j'ai peur que vous ne m'aimiez pas.

Que n'ai-je eu un abcès à la langue, le jour où j'ai été assez fou,

Assez fou pour vous acheter, quand rien ne peut vous consoler ! —

IV

— Chers petits oiseaux, dans votre vol, je vous en prie, écoutez ma voix :

Vous allez au village, et moi je n'y vais pas; vous êtes joyeux, moi bien triste.

Faites mes compliments à tous mes compatriotes, quand vous les verrez;

A la bonne mère qui m'a mise au jour, et au père qui m'a nourrie;

A la bonne mère qui m'a mise au jour, au vieux prêtre qui m'a baptisée.

— Deomp-ni brema d'ar gwiskiri
Klask brodou da lakat enn hi.
— Gwell ve d'in ann nahenen wenn
A c'hourie d'in va c'hoar Elen.
— Hervez ar c'homzou a loret,
Aoun am euz n'am c'haret ket.
Me gar ve bet eur gor em zeod,
Enn amzer e m'onn bet ker sod,
'M onn bet ker sod euz da brema,
I'a n'em frealvez gant netra. —

• IV •
— Diwar ho nij, evnigou ker;
Me ho ped da selaou va moez:
C'hui ia d'ar ger, me na eann ket;
C'hui so laouen, me glac'haret.
Va gourc'hemennou a refet
D'am holl vroiz, pa ho gwelfet;
D'ar vammik e deuz va ganet,
Ha d'ann tad en deuz va maget;
D'ar vammik e deuz va ganet,
D'ar belek koz neuz va badeet.

Vous direz adieu à tout le monde; et à mon frère que je lui pardonne.

V

Deux ou trois mois après, sa famille était couchée,
Était couchée et reposait doucement, vers minuit.

Ni au dedans ni au dehors, aucun bruit; on entendit à la porte une voix douce :

— Mon père, ma mère, pour l'amour de Dieu, faites prier pour moi;

Priez aussi et prenez le deuil : votre fille est sur les tréteaux funèbres. —

NOTES

Les poètes bretons ne réussissent jamais mieux que lorsqu'ils peuvent se mettre eux-mêmes à la place de leurs acteurs, et qu'ils ont à peindre quelques-uns des sentiments les plus énergiques de leur race, l'amour du pays, par exemple. Le poème qu'on vient de lire en est une preuve bien frappante.

L'oiseau de la Mort (un oiseau gris qui chante l'hiver, dans les landes, d'une voix douce et triste et que je crois être l'orfraie) prédit à la eune fille ses malheurs, comme la corneille noire au berger de Virgile. Elle interroge son père, sa mère, tout le monde; personne n'ose lui répondre. Enfin elle s'adresse à son frère, et la fatale vérité éclate comme la foudre; elle l'apprend d'un cœur résigné. Bientôt elle part sans se plaindre; elle a contenu jusque-là sa douleur. Mais les cloches de la paroisse se font entendre; elle n'y peut plus tenir; son cœur se brise. Le poète touche ici à une des plus chères affections du paysan breton : ses cloches; ce sont pour lui des sœurs. Leur baptême est une fête pour la paroisse;

Kenavo d'ann holl a larfet,
Ha d'ann breur e ma pardonet. —

V

Eunn daou pe dri miz goude-ze,
A oa he zud enn ho gwele,
E n ho gwele, ha kousket dous.

Endro demeurez a hanter-nouz.

Na diabarz na maz, neb trouz :

Toull ann or klevzont eur voez douz :

— Va zad, va mamm, enn han Douc,

Laket pedi evid on-me;

Podet ive, ha gret va c'hauv :

Edi ho merc'h war ar vaz-kenav. —

LE BARON DE JAUIOZ

214

chacun se pare de ses plus beaux habits. On chante, on boit, on danse jusqu'au coucher du soleil. Lorsque, durant la révolution, elles furent enlevées pour être jetées en fonte et faire des canons, la consternation fut générale ; on ne voyait au pied des clochers que des femmes et des enfants qui tombaient à genoux, en barrant le passage aux soldats et en criant miséricorde. On aurait dit qu'un grand malheur menaçait le pays. Aussi pleure-t-elle, la pauvre Tina, en entendant sonner, pour la dernière fois, les cloches de son village, et en leur faisant ses adieux. Mais où va-t-elle ? que veulent dire ces petites barques pleines de morts, ce lac de l'Angoisse et ces vallées du Sang ? En quel pays l'emporte son cheval noir ? En enfer. Ce sont les traits sous lesquels l'auteur de la *Fiancée de Satan*, et l'auteur de la ballade écossaise de Thomas le Rimeur, ont peint les contrées désolées qu'on traverse avant d'arriver au Tartare celtique. N'est-elle donc pas un enfer, la terre étrangère, ce tombeau du cœur et des joies de la patrie ?

Comme pendant à l'histoire de Tina, vendue à un riche étranger, dans lequel on peut voir ou ne pas voir le célèbre baron languedocien, jusqu'à plus ample information ; je vais citer l'histoire d'une autre paysanne bretonne, victime de l'étranger anglais.

XVI

LE BARON DE JAUIOZ
(BARON JAOUTOZ)

Andante.

Pa oann er ster gant va dil - lad; Pa
oann er ster gant va dil - lad; Me-
gle-ve'm evn glod hu - a - nat; me - gte - - ve'm
evn glod hu - a - nat.

LA FILLEULE DE DUGHESCLIN.
(FILLOREZ AOTROU GWESKLEN)

Allegro ma non troppo.

Ann heol a bar, ann deiz a darr;
Gliz a luc'h var spern gwenn ar c'hars.
Gliz a luc'h var spern gwenn ar c'hars..